

François René de Chateaubriand (1768-1848)

VI/ Chateaubriand et la contribution de la Contre-révolution au Romantisme :

Mme de Staël ne résumait pas à elle seule les positions du courant libéral en littérature : beaucoup de libéraux, on l'a dit, par fidélité aux Lumières ou par simple traditionalisme, restent attachés à l'esthétique classique, comme en témoignent leurs ébahissements et leurs moqueries à la parution d'*Atala* en 1801. Chateaubriand, non plus, n'est pas entièrement représentatif du courant de la Contre-révolution dans lequel on le situe ordinairement : il échappe à ce courant par bien des aspects. Les divergences iront en se renforçant au fil des années, mais en ce début de siècle, avec le *Génie du christianisme*, il en est l'incarnation la plus glorieuse. C'est lui, au sein de cette mouvance, qui a exercé la plus forte influence sur le futur romantisme.

Donnons d'abord quelques repères sur l'itinéraire et la personnalité de celui qui a su mêler si intimement sa vie à *l'épopée de son temps*. Ensuite, nous aborderons l'apport spécifique du courant de la Contre-révolution au romantisme, très perceptible dans les débuts du mouvement, puis l'apport personnel de Chateaubriand au sein de ce courant en insistant 1) sur son influence sur la teneur du réveil du religieux, 2) son hétérodoxie religieuse, sa conception du progrès et de la liberté, 3) puis nous terminerons avec le ***Génie du christianisme comme réservoir des thèmes romantiques*** où se retrouve la trilogie chère au romantisme allemand : *chrétienté, chevalerie et Moyen âge*, sans oublier le *Mal du siècle* dont il invente la forme française avec **René**.

VI 1/Itinéraire et traits de caractère de Chateaubriand (1768-1848) ; son portrait par Louis Blanc dans les années 1840. (doc.1)

Né en 1768, à la fin du règne de Louis XV, et mort le 4 juillet 1848, après les massacres de juin, il est, comme il aime à le dire « *un nageur entre deux rives* ». Sa vie enjambe deux siècles d'Histoire particulièrement riches de bouleversements. Il est jeune témoin, on l'a dit, de la grande Révolution et devient un acteur politique de premier plan sous la Restauration (ministre d'Etat, pair de France, ambassadeur, ministre des affaires étrangères...). En 1848, Chateaubriand, vieux et mourant, ignorera le sanglant débouché de la Deuxième République.

Comme ses contemporains, Mme de Staël, Robespierre, Bonaparte ou le futur Louis-Philippe, Chateaubriand a pour bible *Du Contrat social* et *l'Emile* ; comme eux, il est nourri de la pensée de Voltaire, de Montesquieu et de l'abbé Raynal. Il voit arriver la Révolution avec sympathie : dans *l'Essai*, il se dit royaliste par désespoir de ne pouvoir être républicain. Mais les premiers débordements de cruauté populaire (juillet 1789) le révolte et le détourne de son adhésion première. Il répugne à émigrer : « *comme Mme de Staël, il considère qu'il n'existe d'émigration honorable que « forcée », justifiée par la persécution* ». (1) Il préfère de loin, fortement encouragé par Malesherbes, devenu son parent par alliance, partir pour le Nouveau Monde à la recherche de l'homme naturel, cher à son maître Rousseau. Pour justifier les frais de ce grand périple maritime, il possède un alibi scientifique : rechercher le passage Nord-Ouest du continent américain (reliant la baie d'Hudson au Pacifique).

(1) Jean-Paul Clément *Chateaubriand* biographie Flammarion Paris 1998 p.782

2 « Je cherche du nouveau.- dit-il- Il n'y a rien à faire ici, le roi est rendu et vous n'aurez pas de contre-révolution. Je fais comme ces puritains, qui au XVIIème siècle, émigraient en Virginie, **Je m'en vais dans les forêts, cela vaut mieux que d'aller à Coblenz.** » (1) Ce choix lui ressemble. Si émigrer le rebute, c'est qu'il ne veut pas tirer l'épée contre sa patrie. Il le fera pourtant, sans enthousiasme, en 1792, alors que la Législative vient de déclarer la guerre à l'Autriche : la situation a changé, il peut penser qu'il fait son devoir et qu'il défend la royauté sur le point de sombrer tout à fait. Blessé à Thionville, il est sauvé par le manuscrit d'*Atala* serré contre sa poitrine ; mais sur le chemin de l'Angleterre, il se retrouve quasi mourant, affligé d'affections graves et diverses qui auraient pu le tuer s'il n'avait été de constitution robuste. Comme pour toute sa génération, la Révolution a été pour Chateaubriand un événement décisif et un profond révélateur. Moins armé socialement que Mme de Staël, sans fortune et sans appui, ce cadet issu de la vieille noblesse féodale bretonne en a subi de plein fouet les conséquences. La Révolution en effet le dépouille de son titre, lui ôte sa modeste place dans l'armée, (Il est sous-lieutenant d'infanterie), guillotine son frère, emprisonne sa mère et ses sœurs, profane le tombeau de son père et le condamne à huit années d'émigration en Angleterre. Le bilan, on le voit, est chargé. Mais tout en le dépouillant, cette situation extrême le révèle à lui-même, l'enrichit en lui donnant la chance, certes paradoxale, de « faire une expérience irremplaçable de prolétaire ». (2) Au tout début, à Londres, il connaît la faim qu'il trompe parfois en suçant un linge mouillé mais son état d'indigence ne lui ôte pas sa dignité. L'éditeur anglais de *l'Essai sur les révolutions* a laissé un témoignage sur lui à cette période : « Je l'ai vu vivre ici, très misanthrope, très solitaire parce que dans son exil il était fier et malheureux, c'est-à-dire extrêmement respectable ». (3)

Sans doute ne comprend-t-on pas tout à fait Chateaubriand, si l'on ne prend pas en compte son attachement à l'honneur féodal : fidélité à la parole donnée et haute idée de ce qu'il se doit à lui-même. La vraie noblesse n'est pas dans un titre, si prestigieux soit-il, mais dans l'obéissance à une morale aristocratique dont il n'ignorait pas qu'elle était tombée en désuétude. « Je préfère mon nom à mon titre » dit-il dans les *Mémoires*. Somme toute, célébrer, dans le *Génie du christianisme*, les beautés de la religion, de la chevalerie et du Moyen-âge n'était pas de l'ordre d'un franc dépaysement pour lui. Corollaire de l'honneur féodal : l'esprit d'indépendance et de liberté qu'il doit sans doute à la tradition de la noblesse bretonne réputée pour son insubordination face au pouvoir central. Son père, grand lecteur de *l'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal et de Diderot, appartenait à cette tendance frondeuse. C'est cet esprit qui éclaire les cahots de sa carrière où il n'a jamais sacrifié à son intérêt personnel. Son mépris de l'argent (largesse chevaleresque) et des « places » est cohérent avec sa morale.

Chateaubriand n'est pas uniquement soumis au tropisme breton de la terre des ancêtres, il est tout autant déterminé par l'océan, par l'appel du large et l'attrait des voyages. Il souhaitait d'ailleurs devenir marin plutôt que sous-lieutenant au régiment de Navarre. (cf. ses récits exotiques : *Atala*, *René*, *les Natchez* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*). On peut remarquer qu'il est plus intimidant que Victor Hugo ou que Lamartine : est-ce-que cela tient à sa morale chevaleresque ou bien à la façon dont il a su se mettre en scène en tissant son histoire particulière dans la trame de la grande Histoire. Comme le rappelle Victor L. Tapié les *Mémoires d'Outre-tombe* ne sont pas une biographie mais le poème de son existence.

(1) Clément op.cit. p.65

(2) Maurice Regard *Essai sur les révolutions* op.cit. notice p.1400

(3) idem p.1401

3 On dirait que la somptuosité de son style a déteint sur sa personne : « *Des auteurs français de ma date [de mon temps], je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages* ». (1) De son vivant, il est déjà **un mythe** pour ses jeunes émules. Victor Hugo l'admirait et cette admiration s'est très peu démentie avec le temps : ne disait-il pas vouloir être Chateaubriand ou rien ? Augustin Thierry, nous l'avons évoqué à propos d'Ossian, disait de sa vocation d'historien à la lecture du bardit des francs des *Martyrs*. Lamartine en 1831 dans *Les Destinées de la poésie* écrit : « *Il en est peu d'entre nous qui ne lui doive ce qu'il fut, ce qu'il est ou ce qu'il sera* ». Gautier dans *Le Tableau de la littérature nouvelle*, manifestant un sens certain de la formule, résume ainsi certaines œuvres du *sachem* : « *Dans le Génie du christianisme, il a restauré la cathédrale gothique ; dans Les Natchez, il rouvrit la grande nature fermée ; dans René, il inventa la mélancolie moderne.* » (2)

C'est l'épopée chrétienne, *Les Martyrs*, qui aurait le plus frappé l'imagination des jeunes romantiques. Considérée comme un sommet du style de Chateaubriand, une « *merveille accomplie de la prose poétique* » (3), elle renouvelle le genre qui va prospérer plus tard sous la forme de l'épopée de l'humanité.

Bien avant la vogue déferlante des romans historiques de Walter Scott, *les Martyrs* ont inauguré le mélange de la fiction romanesque et de l'Histoire. A deux reprises, dans la conclusion des *Martyrs* et dans *l'Itinéraire*, Chateaubriand a annoncé son intention d'abandonner la littérature d'imagination pour se consacrer à l'Histoire. Son œuvre a débuté par elle avec *l'Essai sur les révolutions* et il aurait aimé la poursuivre, dans le même domaine : « *Il tenait l'Histoire pour un genre supérieur, où les facultés de raisonnement, exercées sur des connaissances savantes, éclairaient l'expérience des hommes et des sociétés. Magistra vitae. L'historien devenait un interprète et un guide, capable d'enseigner aux nations le secret des politiques et leur propre destin.* » (4) L'idée du magistère spirituel est présente, on le voit, et l'Histoire se pose, en ce domaine, en concurrente de la poésie. Malgré ses idées d'avant-garde dans cette discipline, Chateaubriand n'a pas réussi à devenir l'historien qu'il aurait aimé être. Ses *Etudes historiques et analyse raisonnée de l'Histoire de France* (1831) n'ont pas réellement abouties. Il n'a jamais revendiqué le titre de chef de l'école romantique, ni même le nom de *romantique* pour lui-même, mais il a reconnu son rôle d'initiateur pour ses « *fil*s », la paternité du mouvement, en somme : « *Qu'il faille s'en féliciter ou non, mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps.* » (5)

Rien ne donne meilleure idée de ce que représentait Chateaubriand pour ses contemporains, alors qu'il s'est retiré de l'arène politique sous la Monarchie de juillet, que le portrait rempli de déférence et d'admiration que dresse le jeune historien socialiste Louis Blanc vers 1840 dans son *Histoire de Dix ans*. (cf. doc.1)

(1) Chateaubriand *M.O.T.* p. 602

(2) cité dans *histoire de la littérature* (direction Couty) op. cit. p.855

(3) Victor L. Tapié *Chateaubriand Ecrivains de toujours* Seuil 1965 p.89.

Selon cet éminent chateaubriandiste *jamais un style n'avait été mieux accordé à son sujet*. Aujourd'hui, *Les Martyrs* très peu réédités, excepté dans la bibliothèque de la pléiade, ont vieillis, à cause, probablement de trop longues digressions érudites qui empâtent le texte et d'un emploi maladroit, selon Chateaubriand lui-même, du merveilleux.

(4) Tapié op. cit. p. 129

(5) Chateaubriand *M.O.T.* op. cit

4 VI 2/ *Le courant contre-révolutionnaire promeut le poète contre le philosophe ; la poésie, remède à la subversion philosophique, a une affinité « naturelle » avec la religion.*

On a vu à quelle place éminente Mme de Staël situait l'écrivain : sa contribution au progrès de l'esprit humain est posée comme inséparable de la liberté dont il est garant. Elle le hausse au rang de juge suprême de la société et il peut avoir, dans sa sphère, le pas sur les tyrans. A l'opposé, la Contre-révolution se livre durant cette période à une attaque en règle des hommes de lettres en général, des philosophes en particulier, sans oublier les savants. Dans la conception sociale de la Contre-révolution, l'initiative et l'indépendance humaines sont contradictoires avec la soumission aux volontés (supposées) de Dieu.

2 a) **Le magistère de l'homme de lettres devient la cible de la Contre-révolution :**

C'est sous le Consulat que la Contre-révolution se déchaîne contre le magistère de l'homme de lettres. La prétention de l'écrivain à servir de guide au genre humain est dénoncée comme la pire des subversions de l'ordre social : les horreurs de la Révolution l'ont assez démontré : « *D'où sont venus les maux de la Révolution ? N'est-ce pas parce que tout homme en France s'est cru un homme de lettres et que tout homme de lettres s'est cru un législateur [...] ? Tel est l'excès du mal qu'au lieu de chercher à multiplier les écrivains, il serait peut-être utile de ne plus écrire pendant un temps donné, cinquante ans par exemple, sauf à prolonger ce terme s'il y avait lieu* ». (1) **Joseph de Maistre**, un des représentants éminents de la pensée contre-révolutionnaire, pense que les savants sont sortis de leur rôle et il rappelle où se situe, selon lui, la véritable autorité : « *De toutes parts ils ont usurpé une influence sans bornes. [...] Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'Etat d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices, d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien, ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral ou spirituel : les autres n'ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de matières* ». (2) Voilà qui est dit, sans circonlocutions aucune ! Cette obsession du pouvoir usurpé par l'homme de lettres que rabâche la Contre-révolution est une criante reconnaissance de ce pouvoir. La polémique sur la place de l'homme de lettres tendra à s'effacer vers les années 1820 au moment où le libéralisme commence à retrouver de l'influence.

2b) **La Contre-révolution promeut la littérature du XVIIème siècle contre celle du XVIIIème :**

Le débat sur les mérites respectifs du Grand siècle et du siècle des Lumières avait un enjeu tout politique pour la Contre-révolution : « **On faisait dériver l'excellence littéraire de ce siècle de son mode de gouvernement. Bonald y revient sans cesse [...]** » (3)

(1) Paul Bénichou op.cit p.118 Ma principale et précieuse source pour cette partie.

Marie-Joseph Chénier, qui n'a rien renié des idéaux de la Révolution, étrille pourtant avec talent la brigade réactionnaire des *débats* et du *Mercure* dans une satire intitulée **les Nouveaux saints** et un conte **les Miracles** : « *Clément, Geoffroy, Dellile, la Harpe, Chateaubriand y sont superbement malmenés, tantôt sur le ton de Voltaire, tantôt avec un accent qui fait penser aux Châtiments. Les victimes de Chénier n'en prospéraient pas moins et croyaient répondre mieux que lui au besoin de leur temps....* » p.114

(2) idem p.117

(3) idem p. 121

5 Ce qui revient à appliquer, en quelque sorte l'idée très partagée, qu'il a été d'ailleurs un des premiers à formuler, que « *la littérature est l'expression de la société.* » Le siècle de Louis XIV présente le double avantage d'être monarchique et chrétien d'où la supériorité de sa littérature. Dans le *Génie du christianisme*, Chateaubriand sacrifie à son tour à cette idée mais sans avoir le front ou le coeur de mépriser les philosophes : « *Si notre siècle littéraire est inférieur à celui de Louis XIV, n'en cherchons pas d'autre cause que notre irréligion. Nous avons déjà montré combien Voltaire eût gagné à être chrétien : il disputerait aujourd'hui la palme des muses à Racine. Ses ouvrages auraient pris cette teinte morale, sans laquelle rien n'est parfait ;* » (1) Cette idée d'un Voltaire chrétien est insolite et amusante. Ceci dit, cette promotion du Grand siècle est une composante du terrain sur lequel les premiers débats sur le romantisme vont avoir lieu.

La Contre-révolution promeut le poète contre le philosophe : La poésie tire son prestige essentiel de son origine divine et d'être « *la relation native de l'homme à Dieu* » :

La Contre-révolution accentue à dessein le divorce entre raison et sensibilité qui caractérise, selon elle, la pensée des Lumières. La raison est stigmatisée comme desséchante : « *A force de raisonner sur le beau, on ne le sentit plus* »(2)

La philosophie est non seulement dangereuse pour l'ordre social mais encore elle détruit la vraie sensibilité : « *Elle [la Contre-révolution] oppose à l'enthousiasme réformateur, une forme de sensibilité plus instinctive, étrangère à toute visée doctrinale ; c'est de là qu'elle fait naître le génie véritable, surtout en poésie. On peut dire dans ce sens que tout ce qui condamne le philosophe profite au poète.* » (3)

La critique de la raison ne se limite pas à la doctrine subversive des Lumières, elle s'étend à toute connaissance abstraite et aux sciences exactes : « *N'en doutons pas, écrit Dussault, rien n'est plus redoutable pour l'éloquence et la poésie que le trop grand ascendant des sciences.* » (4) En définitive, sous couvert de promouvoir une sensibilité toute instinctive qui favoriserait l'inspiration poétique, la Contre-révolution répudie toute forme de savoir objectif, renouvelant par-là, l'interdit biblique porté sur la connaissance que nous avons déjà évoqué. Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* reprend cette idée : « *Lorsque l'on a été témoin des jours de notre révolution ; lorsqu'on songe que c'est à la vanité du savoir que nous devons presque tous nos malheurs, n'est-on pas tenté de croire que l'homme a été sur le point de périr de nouveau pour avoir porté une seconde fois la main sur le fruit de science ? et que ceci nous soit matière de réflexion sur la faute originelle : les siècles savants ont toujours touché aux **siècles de destruction.*** » (5) La révolution interprétée comme la redite du péché originel, c'est piquant ! On voit dans quelle perspective la poésie et plus largement les œuvres d'imagination sont posées comme supérieures à la science. Des résistances notables (celles, entre autres, de *la Décade philosophique*) ont maintenu la filiation avec les siècles antérieurs mais la littérature nouvelle, que Chateaubriand inaugure, s'en est dégagée.

(1) Chateaubriand le *Génie* tome II p.26

(2) Paul Bénichou op.cit. p.128

(3) idem p.127

(4) idem p.128

(5) Chateaubriand le *Génie* GF-Flammarion Paris 1966 p.142, 143

6 Promouvoir l'instinctif contre la rationalité de la science pourrait évoquer le courant de recherche de **la vraie poésie**, durant « *la révolution esthétique* » européenne de la deuxième moitié du XVIIIème siècle. La poésie classique s'y trouvait remise en cause précisément comme trop rationnelle, trop savante, trop sophistiquée, élitiste, bref non *naturelle*. La conception de la Contre-révolution ne se situe pas dans cette perspective, même si elle paraît la rejoindre. La poésie, pour ce courant, on le comprend, ne saurait s'inspirer du primitivisme rousseauiste, ni de la recherche de ses sources authentiquement populaires et encore moins de la critique du classicisme qu'elle exalte au contraire à travers l'aura monarchique et religieuse du siècle de Louis XIV. Par contre, la Contre-révolution adhère au lieu commun de l'époque qui conçoit la poésie comme le premier langage spontané de l'humanité dialoguant avec Dieu. « *La poésie est la relation native de l'homme à Dieu.* » (1) Victor Hugo, dans un passage de la célèbre *Préface de Cromwell* (1827), ne dit pas autre chose : « *Aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître, la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent, sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche encore de si près à Dieu que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche et chante comme il respire* »

On constate que la poésie tient tout de même son prestige d'arguments qui lui sont propres : c'est son origine divine qui fait d'elle le plus beaux des arts, le plus noble, le plus élevé, le plus sublime. « *Depuis les temps les plus reculés les hommes l'ont senti par instinct ; et tous les cultes ont eu pour langue la poésie, pour premier prophète et pour premier pontife les poètes.* » (Lamartine cf. doc.1 de romantisme n°5)

Le premier romantisme, catholique et monarchiste s'est abreuvé à cette pensée conservatrice. C'est sous cette influence que Lamartine, le jeune Hugo et le jeune Vigny ont composé leurs premiers poèmes. Ils se sont éloignés plus tard de cette inspiration, sous la pression d'une exigence intérieure et l'influence du cours des événements politiques : « *Les plus grands parmi leurs aînés les ont accompagnés dans cette évolution : entre 1825 et 1830, Chateaubriand, Ballanche et Lamennais, sont, eux aussi, sur les chemins de l'avenir.* » (2)

Mais n'anticipons pas trop et venons-en au Chateaubriand du *Génie du christianisme* en 1802 dont l'éclatant succès révèle un incontestable besoin de spiritualité. « *L'enchanteur* », selon le mot de son ami Joubert, va faire son métier et procéder au « *réenchantement* » du monde.

VI 3/L'influence du Génie du christianisme (1802) sur la forme du renouveau de la pensée religieuse :

3 a) Le contexte de la parution : promulgation du Concordat sur fond de schisme religieux et des séquelles de la déchristianisation :

Le **Génie** (3) **du christianisme** ou les beautés poétiques et morales de la religion chrétienne paraît donc dans un moment où la Contre-révolution a le vent en poupe et où elle orchestre, contre les Lumières, un retour au catholicisme. Célébrer comme le fait Chateaubriand tout ce que les arts et la civilisation doivent au christianisme n'avait rien au fond d'une incongruité dans un pays comme la France dont la culture a été façonnée par des siècles de catholicisme.

(1) Bénichou op.cit.p.86 (2) idem p.114

(3) **Génie** signifie ici : caractère propre, originalité créatrice du christianisme.

L'**apologétique** est la partie de la théologie qui a pour but de défendre la religion chrétienne contre les attaques.

7 La même année, une bonne dizaine d'apologies de la religion paraissent. Un retour semblable à la pensée religieuse se faisait jour également en Angleterre et en Allemagne. *Le Génie du christianisme* rentre en effet en résonance avec deux autres ouvrages parus en 1799 en Allemagne : *Le discours sur la religion* d'un théologien protestant Frédéric Schleiermacher (1768-1823) et *Christianisme et Europe* de Novalis qui réhabilitait, on l'a dit, la chevalerie et le Moyen âge comme moment mythique de l'unité spirituelle de l'Allemagne, avant le schisme protestant, au sein d'un Saint-Empire idéalisé.

Mais en France, il ne s'agissait pas seulement de retrouver l'unité religieuse perdue mais plutôt d'assurer la résurrection d'une religion presque moribonde, quasi éradiquée du territoire. L'extraordinaire succès du *Génie* ne se comprend que dans ce contexte : c'est le triomphal retour du refoulé, en quelque sorte. Ce succès montre à quel point le livre était en phase avec les attentes d'une société éprouvée par les violences de la Révolution et qui ressentait le besoin de retrouver les repères de la tradition et le réconfort de la religion. Chateaubriand, stratège en cette occasion, fait coïncider sa parution avec la promulgation du Concordat de Bonaparte.

Le Concordat :

Le Concordat, signé avec le pape en 1801, n'avait pas pour but premier la restauration du christianisme catholique mais de rétablir la paix civile par le biais de la paix religieuse, (1) et d'assurer une meilleure mainmise sur les territoires catholiques rattachés à la République. Ce traité avec la papauté, qui ne reniait pas l'essentiel des avancées de la Révolution, a montré son adaptation aux nécessités du moment ; il s'est d'ailleurs perpétué jusqu'à la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905. Mais à court terme, il ne pouvait pas se traduire par un changement immédiat dans les esprits et les pratiques religieuses : « *C'est une illusion de croire aux répercussions immédiates du politique sur le religieux.* » (2)

Il serait faux pourtant de soutenir que la totalité du pays était devenue impie, les paysans dans leur ensemble sont restés croyants et c'est eux que le Concordat satisfera le plus. D'autre part, la persécution des prêtres réfractaires a parfois ranimé la ferveur religieuse ; et les émigrés, de façon générale, ont eu tendance à revenir à la religion. Mais, dans le contexte de ce tout début de siècle, l'influence persistante de l'irrégion héritée des Lumières et surtout de **la déchristianisation radicale de l'an II**, sont tout à fait prégnantes. Bonaparte d'ailleurs a dû user de toute son autorité pour vaincre l'opposition du corps législatif et du Tribunal au Concordat. (Le recours à la papauté fut très difficile à faire accepter à de farouches gallicans qui avaient voté la **constitution civile du clergé.**) (3)

(1) Devant le Conseil d'état, Bonaparte en 1800 révèle le fond de sa pensée : « *Quant à moi, je ne vois pas dans la religion le mystère de l'incarnation mais le mystère de l'ordre social. Elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche soit massacré par le pauvre.* »

(2) Gérard Cholvy *La religion en France* Hachette supérieur 2006 p.25

(3) *Religion et culture* op.cit. p.33

8 Constitution civile du clergé (1790) et Déchristianisation de l'an II :

Les structures religieuses ont été durement sapées par la Révolution et l'unité religieuse brisée : la constitution civile du clergé a entraîné la division entre prêtres assermentés ou constitutionnels (ayant prêté le serment de fidélité à la Constitution) et prêtres réfractaires (ayant refusé le serment) donnant naissance à ce qu'on a appelé les deux France ; cette division entraînant celle des croyants. En l'an II, d'août 1793 à août 1794, la persécution religieuse, inséparable de *la levée en masse* du peuple pour défendre les frontières, a frappé tous les cultes ; une table rase de toutes traces du religieux a été menée rondement et violemment.

« *De longues années après le Concordat et même la restauration du « roi très chrétien » (1814-1815), les conséquences de la crise révolutionnaire se font sentir. Ceux qui avaient 10 ans en 1793 ont eu une initiation religieuse fort perturbée et, après eux, des générations entières. Or ceux-là ont 30 ans à partir de 1813. Ils forment les cohortes d'adultes, de parents qui ignorent le religieux « prescrit ». Sans doute est-ce aux alentours de 1830 que l'ignorance religieuse de la masse des français a été la plus profonde.* » (1) (Michelet, par exemple, né en 1798, remarque qu'il a connu les dieux de la mythologie, bien avant d'avoir entendu parler de Jésus-Christ. Victor Hugo, né en 1802, n'a pas été baptisé.)

La foi du Grand siècle est morte à jamais. Le catholicisme d'antan, fondement d'une monarchie de droit divin, adossée à une Eglise puissante ayant le monopole du spirituel, ne renaîtra pas. Bien que redevenu religion d'Etat avec la Charte de 1814, le catholicisme finira par être contesté de l'intérieur, par ceux-là mêmes qui auront cru le plus profondément à sa possible résurrection. (Lamennais et le catholicisme libéral). **De façon générale, la croyance religieuse ranimée va se révéler fort changée.**

Mais sous la Restauration (1814-1830) l'alliance renouvelée du trône et de l'autel a incontestablement favorisé l'entreprise de reconquête catholique de l'Eglise instituée, avec le soutien moral de la très *Sainte-alliance* des monarchies européennes.

Mais n'anticipons pas et revenons en 1802 au moment où le Concordat instaure les conditions de possibilité d'une restauration du religieux et où le *Génie du christianisme* paraît. L'apologie de Chateaubriand va témoigner, à son corps défendant peut-être, du changement de nature de la croyance religieuse.

-3b) Spécificité de l'influence du Génie du christianisme sur le renouveau religieux : Une apologie séduisante mais hétérodoxe qui a fait date dans l'histoire des idées :

Le contexte concordataire et la domination de l'esprit de la Contre-révolution ont naturellement favorisé la bonne réception du *Génie du christianisme* qui a bénéficié d'une très large diffusion : « *on l'a étudié dans les écoles, dans les séminaires. Des éditions abrégées le mettaient à la portée de presque tous. Des prêtres lui ont emprunté le corps et l'allure de leur sermon.* » (2) L'Eglise catholique lui devrait une bonne part de « *son spiritualisme confus* », du moins dans la première moitié du siècle.

(1) G. Cholvy idem p.25 (2) P. Reboul préface du *Génie* en G-F p. 12. Lamartine, alors collégien, a lu des extraits d'*Atala* et du *Génie*. Il serait excessif, tout de même, d'imaginer que le *Génie du christianisme* serait devenu le nouveau catéchisme du curé de base : l'Eglise enseigne toujours le dieu terrible aux méchants que le croyant doit craindre. (Cholvy)

9 C'est à Chateaubriand que le renouveau de la pensée religieuse doit sa coloration esthétisante, sentimentale, poétique et littéraire ainsi que son orthodoxie toute relative.

Son hétérodoxie, dont nous allons relever certains éléments, a été relativement peu remarquée, recouverte pour ainsi dire par la séduction du style, la splendeur des images qui venaient si efficacement redorer le blason terni de la religion. Louis de Bonald lui-même était sous le charme : « *J'ai donné ma drogue en nature, lui l'a donnée avec du sucre* » (1) Une lectrice enthousiaste évoque très bien dans ses *Souvenirs* l'effet de séduction de l'ouvrage : « *Ce jour-là dans Paris, pas une femme n'a dormi, on s'arrachait, on se volait un exemplaire [...]* **Quoi, c'est là le Christianisme, disions-nous toutes ; mais il est délicieux.** » (2)

Pourtant certains lecteurs plus sagaces, plus malveillants comme Sainte-Beuve ou plus attachés au contenu du dogme ont bien perçu les ambiguïtés de cette « *restauration* » religieuse ; Certains ont même soupçonné Chateaubriand de n'être pas chrétien. Voici la réflexion sévère en 1830 d'une grande dame qui vient de relire le *Génie* : « *Cela me semble l'œuvre la plus frivole, la plus légère qu'on puisse lire. C'est le produit d'une société toute factice et il n'y a rien pour une âme sérieuse [...]. C'est un homme qui veut faire de la religion pour la bonne compagnie, comme on en voulait faire pour le peuple [...]* **S'il y a une preuve de l'incrédulité d'un siècle, c'est un pareil livre en faveur d'une religion.** » (2)

Chateaubriand aurait pu donner comme titre à son apologie le **génie du catholicisme** car il n'évoque pas les autres versions du christianisme. En réponse à Mme de Staël qui présentait, dans *De la littérature*, le christianisme protestant comme plus accordé que le catholique à la rationalité des Lumières, il exalte les pompes, les fastes et la beauté des rites catholiques dans la grande tradition de l'exubérance esthétique de la Contre-réforme. Au-delà de ce catholicisme dont il réhabilite les pratiques, les fêtes, les sacrements, on pourrait supposer que Chateaubriand défend une spiritualité propre à l'humanité dont le catholicisme ne serait au fond qu'une manifestation historique. Il y a en ce temps une idée qui circule en Europe, celle d'une grande religion qui engloberait toutes les formes historiques qu'elle a connu jusque-là. Remarquons toutefois que Chateaubriand ne le dit pas expressément.

Sur la question de l'influence de l'Art, il a changé : « *Contre Rousseau, Chateaubriand dans le Génie affirme la dignité éminente des Beaux-arts qu'il considère comme un moyen privilégié de nous arracher à ce que notre condition a de trop terrestre.* » (3) « *Les arts nous rapprochent de la divinité. Ils nous font entrevoir une perfection au-dessus de la nature et qui n'existe que dans notre intelligence.* » (4) fera-t-il dire à Chactas, l'amant d'Atala, dans *Les Natchez* (livre VII)

Ce n'est pas en théologien que Chateaubriand argumente dans son apologétique, il s'en défend d'ailleurs, mais en laïc qui revendique le droit de se prononcer sur le religieux et surtout en homme sensible, en artiste. Cette religion dont Voltaire a montré le ridicule et l'absurdité, il veut la rendre aimable et digne d'intérêt.

C'est la splendeur de la création qui « *prouve* » l'existence de Dieu ; le livre cinquième de la première partie s'intitule : « **L'existence de Dieu prouvé par les merveilles de la nature** » : « *Quand notre sujet nous force à parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons seulement nos preuves dans les merveilles de la nature. Enfin nous essayons de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières.*

(1) J.P. Clément *Chateaubriand* op.cit.p.122

(2) P. Reboul Préface au *Génie du christianisme* op.cit.p.11 Chateaubriand lui-même dit avoir écrit son apologie surtout pour *les gens de lettres et le monde.*

(3) J. C. Berchet article *le sacré et la gloire* Magazine littéraire : *Chateaubriand le génie du romantisme* n°366 juin 1998 p.55

10 « *Toujours fidèle à notre plan, nous écartons des preuves de l'existence de Dieu les idées abstraites pour n'employer que des raisons poétiques et les raisons de sentiment, c'est-à-dire les merveilles de la nature et les évidences morales.* »

(1) Chateaubriand n'est probablement pas dupe du peu de solidité de son argumentation et il n'a pas la prétention de démontrer la vérité fondamentale du christianisme, qui le pourrait ? Il veut seulement montrer son harmonie avec la morale, la poésie et les splendeurs de la nature et le rendre désirable. Le livre sixième, dans la même veine, s'intitule : « ***L'immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment*** ».

Dans *la défense du génie du christianisme*, répondant aux critiques qui lui ont été faites sur un plan strictement religieux, il résume ainsi sa visée : « *Il ne défend rien de son livre, hors l'idée qui en fait la base. Considérer le christianisme dans ses rapports avec les sociétés humaines ; montrer quel changement il a apporté dans la raison et les passions de l'homme, comment il a civilisé les peuples gothiques, comment il a modifié le génie des arts et des lettres, comment il a dirigé l'esprit et les mœurs des nations modernes ;* » (2)

Au fond le *Génie du christianisme*, qui, à bien des égards, répond à l'*Essai sur les révolutions*, est encore un livre d'Histoire, comme beaucoup l'ont relevé, une sorte d'étude historique du christianisme catholique du point de vue de sa fonction civilisatrice. Chateaubriand conçoit le christianisme comme le véritable moteur du **progrès** de la civilisation.

-3 c) Christianisme pour Chateaubriand, perfectibilité pour Mme de Staël, deux conceptions différentes du progrès qui finissent par se rejoindre :

Chateaubriand dans *l'Essai sur les révolutions* (1797) repoussait avec vigueur l'idée de la perfectibilité de l'esprit humain chère à Mme de Staël et développée par Condorcet dans son *Esquisse des progrès de l'esprit humain* (1794). Dans une des belles pages de *l'Essai*, il médite mélancoliquement à ce sujet : « *Nous avons perdu en mœurs ce que nous avons gagné en lumières. Celles-ci semblent tellement disposées par la nature que les unes se corrompent toujours en proportion de l'agrandissement des autres : comme si cette balance était destinée à prévenir la perfection parmi les hommes [...] Si le cœur ne peut se perfectionner, si la morale reste corrompue malgré les lumières : République universelle, fraternité des nations, paix générale, fantôme brillant d'un bonheur durable sur la terre, adieu !* » (3) Le vieux Chateaubriand dans les dernières pages des *Mémoires d'Outre-tombe* rejoindra le jeune homme de *l'Essai* : Il envisagera en effet la possibilité que la République universelle, celle des peuples, puissent un jour advenir.

Mais, en 1800, il est toujours très défiant à l'égard de la perfectibilité et cédant au plaisir partisan, il fait chorus avec son ami Fontanes pour critiquer les positions soutenues par Mme de Staël dans *De la littérature*. [Sur certains points, il n'a pas tort. Par exemple, lorsqu'il souligne que les anciens en métaphysique en savaient autant que nous. De même, quand il pose la question : « *le genre humain a-t-il fait un pas dans les sciences morales ? non ; il avance seulement dans les sciences physiques : encore combien il serait aisé de contester les principes de nos sciences ? Certainement Aristote, avec ses dix catégories qui renfermaient toutes les forces de la pensée, était aussi savant que Bayle et Condillac en idéologie ;* » (4) Il n'est pas convaincu non plus de la pertinence de l'opposition staélienne entre une littérature du Nord qui aurait Ossian pour prototype et une littérature du midi avec Homère pour modèle.

(1) Chateaubriand *le Génie* p. 151 (2) *Défense du génie* p. 267

(3) Chateaubriand *l'Essai* op.cit.p.257

(4) Chateaubriand *Lettre à Fontanes* édition de la Pléiade p.1268

11 Il n'ignore pas que l'*Épopée d'Ossian* est grande partie l'œuvre contemporaine d'un poète écossais et qu'elle n'a pas le statut d'une antiquité réelle capable de servir de fondement à une catégorie de littérature spécifique. Ce qui n'enlève rien, bien sûr, à la nouveauté et la fécondité créatrice de cette épopée que Chateaubriand, tout autant que Mme de Staël, admire.

Avec le *Génie*, s'opère en Chateaubriand un changement de position : il retrouve la foi de son enfance et se rallie au panache blanc de la perfectibilité mais à sa façon : « *Vous n'ignorez pas [dit-il à Fontanes] que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire avec Pascal, que la religion chrétienne seule a expliqué le problème de l'homme.* » (1) Là où Mme de Staël situait la perfectibilité de l'esprit humain comme moteur du progrès Chateaubriand place le christianisme. S'adressant encore à Fontanes : « *Il sera divertissant pour vous de voir combien deux esprits partant de deux points opposés sont quelquefois arrivés au même résultat.* » (2)

Non seulement le christianisme, replacé dans une perspective historique, devient un moteur de progrès mais encore il est porteur chez Chateaubriand de valeurs inédites, démocratiques, qui le sépare du camp de la Contre-révolution.

- 3 d) -Hétérodoxie religieuse de Chateaubriand et sa postérité romantique : Un christianisme progressiste.

-Un christianisme vue comme la source de l'égalité et de la liberté et qui est, de plus, au fondement du régime représentatif :

Chateaubriand pense, non seulement que la religion chrétienne est la plus favorable aux arts et aux lettres, mais encore qu'elle est la plus favorable à la liberté (tome I G-F p.57) : « *En général, le christianisme est surtout admirable pour avoir converti l'homme physique en l'homme moral. **Tous les grands principes [...] la liberté, l'égalité, se trouvent dans notre religion, mais appliqués à l'âme et au génie, et considérés sous des rapports sublimes.*** » (3)

Intégrer ces grands principes républicains au christianisme lui fait prendre de sérieuses distances avec la Contre-révolution qui, comme chacun sait, les a en horreur ! Autre nouveauté, tout aussi osée, du moins je le crois : Chateaubriand met à l'actif du clergé catholique « l'invention » de la représentativité du corps social dont il fait découler, avec audace, le système représentatif : « *Et qu'il soit encore dit à la gloire de notre religion, que le système représentatif découle en partie des institutions ecclésiastiques [...] parce que les prêtres chrétiens, ne s'étant pas séparés de l'Etat ont donné naissance à un nouvel ordre de citoyens, qui, par sa réunion aux deux autres, a entraîné la représentation du corps politique* » (4)

Il affirme également qu'il n'y a nulle contradiction entre la croyance religieuse et l'exercice de la raison : « *Les vérités du christianisme, loin de demander les soumissions de la raison, en réclame au contraire l'exercice le plus sublime.* » Ce qui revient à contester un axiome des Lumières, pour qui raison et religion étaient posées le plus souvent comme antinomiques, bien que certains philosophes aient admis un déisme raisonnable. On le voit, le christianisme de Chateaubriand a des couleurs bien particulières qui ne le rendent pas du tout incompatible aux valeurs libérales qui vont petit à petit s'imposer. L'hétérodoxie de Chateaubriand ne se limite pas aux considérations politiques que nous venons d'évoquer, elle opère un autre renversement tout aussi remarquable dans le domaine de la foi, propre à ébranler le fond du dogme catholique lui-même.

(1) (2) Chateaubriand *lettre à Fontanes* Pléiade p.1266

(3) Chateaubriand *le Génie* tome II G-F p.236

(4) idem p.235

12 Le christianisme qu'il présente n'a plus véritablement le statut d'une religion révélée ; il devient plutôt une religion que la sensibilité de l'homme réclame à la fois **pour combler son attrait pour le mystère** : « *Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses.* » (1) **et sa soif inextinguible d'infini** : « *Il est certain que notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne. [...] Enfin gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu où viennent se réunir les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace ; mais elle ne plonge dans la Divinité, que parce que cette divinité est pleine de ténèbres, deus absconditus.* » (2) Comme le remarque Paul Bénichou, l'identification du dieu caché de l'Écriture à l'infini, posé comme objet suprême du désir, donne un fondement nouveau au rapport à Dieu. Il y a plus, c'est à proportion des ténèbres qui environnent la divinité, de son caractère indéchiffrable que l'âme en quête d'infini se plonge dans sa recherche.

Ce n'est plus Dieu qui crée l'homme, c'est l'homme qui crée Dieu à proportion de sa soif de mystère, d'infini, de transcendance ou d'un arrière monde qui le soulagerait du poids de celui-ci. Ou encore Dieu viendrait faire écran au gouffre du néant que Chateaubriand sait si bien convoquer avec ses images de chute, de ruines et de tombeaux... (3)

Pouvons-nous aller jusqu'à dire, comme certains, qu'il restaure la religion catholique comme institution historiquement et socialement nécessaire mais pas la foi ? On pourrait être tenté de le conclure. Ça fait un peu penser à la *Notre-Dame* de Victor Hugo, imposante et splendide, mais désertée par Dieu. Sur la foi de Chateaubriand lui-même, il est vain de gloser : lui seul pourrait en répondre.

Au fond, il n'est peut-être pas si loin de Bonaparte qui voit dans *la religion le mystère de l'ordre social*, ni même de Voltaire qui croyait en l'utilité morale de la religion pour le peuple. Voltaire, « *ce roi des génies moqueurs* », dont Chateaubriand dans le *Génie* veut précisément neutraliser l'influence. Cependant, il serait tout à fait oiseux d'assimiler la position de Chateaubriand à celle de Voltaire ou de Bonaparte. Chateaubriand nous fait sentir quelque chose de très différent : le catholicisme lui sied. Il est intimement lié à ses fibres. C'est sans doute le cadre de pensée où il se reconnaît le mieux, où il peut rassembler tout le disparate de son « *inexplicable cœur* », sa division subjective en somme. Son identité, si on peut oser ce grand mot, y est profondément impliquée. Il y retrouve sans doute le parfum, le charme de son enfance pieuse, la « *douce souvenance du joli lieu de sa naissance* ». (4) Mais ce n'est peut-être pas l'aspect le plus fondamental. Il n'y a donc nulle duplicité, nulle ruse de sa part : il ne prêche pas le christianisme par opportunisme. Maurice Regard semble trancher la question en disant que Chateaubriand croit surtout à la mission terrestre de l'Église et à l'évangile. Jusqu'à la fin de sa vie, Chateaubriand demeure fermement convaincu « *que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messie est le fondement de l'égalité sociale.* » (5) Voilà, nous dit-il, ce qu'il soutiendrait s'il devait réécrire en 1846 le *Génie du christianisme*. A cette date, sa conviction n'est plus vraiment une position isolée : Beaucoup de socialistes lui font chorus sur la valeur subversive du christianisme. (cf. *1848 et son esprit* : le christ des socialistes)

(1) Chateaubriand le *Génie* tome I p.60 (2) idem p.197

(3) formulation empruntée à Maurice Regard dans la notice de la Pléiade

(4) Jolie romance, publiée d'abord dans *le Mercure*, que Chateaubriand a reprise dans *Le Dernier Abencérage*. On l'apprenait et la chantait autrefois à l'école. C'est la complainte de l'émigré malheureux loin de son pays.

(5) Chateaubriand les *M.O.T.* Tome II livre treizième chapitre II p.77

13 Le rapport à Dieu des romantiques semble bien se situer dans la lignée hétérodoxe de celui de leur sâchem : c'est une bien étrange religion que celle des romantiques.

Chateaubriand et Lamartine sont officiellement catholiques mais ni l'un ni l'autre ne le sont selon l'orthodoxie. Vigny, Nerval, Musset, Dumas et Hugo ne croient pas à la divinité du Christ ; ils savent que le ciel est vide et que nulle réponse ne viendra de lui. Mais ils convoquent Dieu sans cesse, comme une instance, un lieu d'interlocution, qui leur est nécessaire. Musset résume très bien l'originalité de cette religion : « *Ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite, ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation.* » (1)

Chateaubriand, qui était proche du flamboyant abbé de Lamennais, a naturellement accompagné l'évolution libérale du catholicisme de cette première moitié du siècle. Cette tendance libérale, qui est une des composantes de « *l'esprit de 1848* », est morte avec les espoirs de la révolution : après 1848, l'Eglise catholique dans sa majorité se range du côté de la réaction.

Le *Génie du christianisme* a contribué, en son temps et à son niveau, à la « dédogmatisation » et à la dilution du catholicisme en une *religiosité diffuse* dont on retrouve également la trace, comme l'a relevé Maurice Agulhon, dans « *l'esprit de 1848.* » D'autres influences, on l'a dit, ont jouées dans le même sens. (cf. *1848 et son esprit*)

VI 4/ Le Génie du christianisme, réservoir des thèmes du Romantisme :

-VI 4 a) « *La littérature se teignit en partie des couleurs du génie du christianisme ...* » Chateaubriand (2)

La littérature et les arts occupent une très large place dans le *Génie* : deux grandes parties du livre leur sont exclusivement consacrées (246 pages du tome I en G-F).

La partie **Poétique du christianisme** se développe en cinq livres : I/ Vue générale des épopées chrétiennes, II/ Poésie dans ses rapports avec les hommes, caractères, III/ suite de la poésie dans ses rapports avec les hommes, passions IV/ Du merveilleux ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels, V/ La bible et Homère. La partie **Beaux-arts et littérature** se déploie également en cinq livres : I/Beaux-arts, II/Philosophie, III/Histoire, IV/ Eloquence, V/ Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Lors des premières éditions, *Atala* et *René* étaient enchâssés dans le *Génie* ; ces deux récits exotiques, illustrations touchantes et persuasives des vertus du christianisme, concourent à augmenter l'attrait de l'ouvrage.

Si le *Génie du Christianisme* n'a pas enseigné l'orthodoxie catholique aux futurs romantiques, il leur a fait découvrir les beautés de la Bible et révélé une poétique nouvelle. Pour Vigny, Lamartine et Hugo, la Bible allait être une source précieuse de poésie. **Face à Homère, Chateaubriand ne met pas Ossian mais la Bible.** Ce choix n'est pas seulement le choix du livre saint : il est dicté par une idée répandue que nous avons déjà rencontrée : « *Les œuvres primitives sont nécessairement les plus belles puisqu'elles sont nées au milieu de peuples vertueux, proches de la nature. Il ne fait donc pas de doute que la Bible, étant le plus vieux livre du monde, est en même temps le plus parfait.* » (3)

Avec le *Génie*, la séparation entre littérature sacrée et littérature profane disparaît : la religion devenant de plein droit un thème littéraire.

(1)Musset *La Confession d'un enfant du siècle* Garnier frères 1962 p.312

(2) Chateaubriand préface à l'édition de 1826 G-F Flammarion p.43

(3) notice de M. Regard le *Génie* Pléiade op.cit.p.1606

14 Chateaubriand étudie la structure de l'épopée chrétienne, ce grand genre était en débat, et se penche sur son épopée de prédilection : **Le Paradis perdu** de Milton. (p.228 G-F tome I) Il y révèle un **Satan** (p.333 à 336) qui fixe à jamais pour les romantiques une figure fascinante de la révolte dont la postérité littéraire sera grande.(1) Le merveilleux chrétien est proclamé supérieur au merveilleux païen qui encombre la nature, selon Chateaubriand, de divinités superflues et ainsi la rapetisse. Il tranche ainsi définitivement la vieille querelle du merveilleux restée pendante depuis la fin du XVIIIème (2) De la même façon, le chevalier chrétien est réputé supérieur au héros antique.

-VI 4 b) *Le Moyen-âge réhabilité et magnifié :*

Si Chateaubriand n'a certes pas, à lui tout seul, « restauré la cathédrale gothique », (dixit Gautier) ni inventé absolument le thème privilégié du Moyen-âge, qui a émergé avec l'ossianisme et qui imprègne si fort le romantisme allemand contemporain, on peut toutefois reconnaître qu'il l'a intronisé en beauté ou qu'il l'a assis dans toute sa dignité pour le futur romantisme français. La valorisation de ce temps médiéval, que les humanistes de la Renaissance voyaient, quant à eux, comme une période d'obscurantisme achevé, tient, c'est particulièrement clair pour Novalis, à ce qu'on le conçoit désormais comme le moment chrétien par excellence.

Qualifié de « *ténèbres gothiques* » par Rabelais, le Moyen âge, sous la plume de Chateaubriand, se métamorphose en un « *âge de la féerie et des enchantements.* ». Mme de Staël, de son côté, le voit comme la source de la culture Européenne et le terreau privilégiée d'une littérature vraiment nationale. Dans *De l'Allemagne*, elle affirme non sans un certain paradoxe : « *La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée ; la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore* » (3) (Elle semble par-là dénier tout caractère national au classicisme, ce qui est, disons, osé.) Plus tard, c'est l'Histoire elle-même qui s'emparera du Moyen âge avec A. Thierry et Jules Michelet, chacun dans un registre différent, et l'enjeu sera « *national* », là encore, et portera (chez Thierry) sur l'origine de la nation : gaulois ou francs ?

Mais pour Chateaubriand, le Moyen âge n'est pas un enjeu national mais esthétique, moral et religieux. *La morale chevaleresque*, à laquelle il s'est efforcé d'obéir toute sa vie et *l'architecture gothique* lui inspirent de belles pages, justement célèbres. *Notre-Dame de Paris* de Hugo est, pour une bonne part, « fille » du *Génie du christianisme*. La méditation sur les ruines est un thème que Chateaubriand a marqué pour toujours : « *Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence...* » (p. 40 tome II)

(1) *Eloa* de Vigny, *Jocelyn* de Lamartine, ***La fin de Satan*** de Victor Hugo...(cf. Glossaire : mythe littéraire.) « *Chez les romantiques la révolte aboutit, Le Prométhée de Shelley se délivre et chasse Jupiter, le Satan de Hugo retrouve Dieu ; c'est que la révolte n'est qu'un moment et un moteur du Progrès. [...] La plus forte figure du révolté, celle de Satan, s'intègre au mythe du progrès le plus complet, celui de la fin de Satan.* » cf. Pierre Albouy *Mythes et mythologies dans la littérature française* U A. Colin 2003 p.98

(2) Sans doute, n'ignore-t-il pas qu'il assure enfin le triomphe des modernes sur les anciens : la question du merveilleux avait été un des enjeux de la fameuse *Querelle des anciens et des modernes* de la fin du XVIIIème. Déjà, on pensait comme Germaine de Staël que les modernes valaient bien les anciens et que les auteurs du siècle de Louis le grand valait bien ceux du siècle d'Auguste, par conséquent le merveilleux chrétien aurait dû avoir droit de cité dans les œuvres modernes. Les Modernes n'avaient pas tort, sans doute ; le hic, c'est que les chefs-d'œuvre avaient tous été écrits par les Anciens.L'interdit sur le merveilleux chrétien n'avait pas été levé.

(3) Mme de Staël *De L'Allemagne* G-F Flammarion p. 213

15 La méditation sur le temps et la mort est, si j'ose dire, consubstantielle à sa pensée et à son art. Son célèbre portrait peint par Girodet, nous le montre, en **René**, le visage sérieux et bronzé sur fond de ruines du Colisée, les cheveux dans le vent pour l'éternité.

VI 4 c) René et « le Mal du siècle » relèvent de la *spiritualité moderne modelée par le christianisme* :

Ils sont symptomatiques de ce que Mme de Staël, appelle : « *l'ère chrétienne des beaux-arts.* » Chateaubriand, comme Pascal, pense que l'homme est incompréhensible sans le péché originel. Dans le livre III de la partie *Dogme et doctrines : Constitution primitive de l'homme*, Chateaubriand trouve un nouvel argument en faveur de notre exil du paradis perdu : au sein d'une nature harmonieuse, l'homme, seul, détonne par sa dysharmonie : « *Autant l'harmonie des qualités et des mouvements est visible dans le reste de la nature, autant leur désunion est frappante dans l'homme. [...] Il est donc raisonnable de soupçonner que l'homme dans sa constitution primitive, ressemblait au reste de la création, et que cette constitution se formait du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entendement [...] L'homme tel que nous le voyons, n'est vraisemblablement pas l'homme primitif. Il contredit la nature : déréglé quand tout est réglé, double quand tout est simple, mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état d'une chose qu'un accident a bouleversée : c'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines : on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristyles qui n'aboutissent à rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de fortes lumières et de profondes ténèbres : en un mot la confusion, le désordre de toutes parts, surtout au sanctuaire .* » (cf. doc.2) C'est une peinture de notre division subjective que Freud n'aurait pas reniée. (Il n'est pas impossible que *l'homme naturel*, selon Rousseau, soit venu ici se surimposer, malgré Chateaubriand, à *l'homme primitif* du jardin d'Eden ? à l'homme d'avant la division ? à l'homme d'avant le savoir ? Mais peu importe.) Ce qui est fondamental, c'est que l'homme ainsi déchiré ait donné naissance à une autre poétique qui donne plus de profondeur à la psychologie humaine.

« *L'ère chrétienne des Beaux-arts* » a ouvert à la spiritualité occidentale de nouvelles dimensions. Le divorce d'avec soi-même, creusé par le christianisme, est naturellement porteur d'ambivalence, de contradiction, d'opposition entre mélancolie et espérance ou entre pulsion de mort et pulsion de vie, bref, il est la source d'une complexité et d'une richesse ignorées des Anciens.

C'est ce que le *Mal du siècle* illustre de façon exemplaire. La composante psychologique n'est pas la *seule* détermination de ce tourment spécifique : c'est le contexte historique qui lui donne tout son relief.

Le « Mal du siècle » est inséparable du traumatisme de la révolution : du deuil de la foi en l'homme et d'un certain bonheur terrestre...

*« Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ;
le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures
Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore.
Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. »*

Musset *La Confession...* op.cit. p.20

Il a bien fallu que quelque chose survienne pour qu'on se mette à considérer, de façon aussi aiguë, le christianisme comme fauteur de division psychologique, de tourment, pour que le thème de la mélancolie prenne une telle ampleur, soit isolé comme un *Mal* particulier à ce siècle et devienne un mythe littéraire. Quoi d'autre, sinon la « *catastrophe bénie et superbe* » de la Révolution ?

Saint-Just, du moins dans l'immédiat, semble désavoué : le bonheur n'est plus *une idée neuve en Europe*.

16 C'est son deuil qui semble s'imposer.

Le cataclysme révolutionnaire, s'il n'épuise pas entièrement le contenu de ce *Mal*, de cette vacuité du désir, de cet ennui que Chateaubriand a décrit dès l'*Essai*, il n'en est pas moins son substrat capital. « *Est-ce un instinct indéterminé, un vide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente ? Je l'ai aussi sentie cette soif vague de quelque chose. Elle m'a traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique, et dans les villes bruyantes de l'Europe... Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu ; si c'est ça ta maladie...* » (1) Dans la même page, Chateaubriand relie, sans ambiguïté aucune, cet état de *soif vague* à la déception violente que lui a causé la révolution, en train d'agoniser en France : « ***République universelle, fraternité des nations, paix générale, fantôme brillant d'un bonheur durable sur terre, adieu !*** » (2) Il est malade du deuil de son idéal républicain et de la conviction que la liberté est un songe : « *Rappelons -dit-il- que c'est en vain que nous prétendons être politiquement libres. Indépendance, Indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle selon la nature ? « Sois libre ». Selon la société ? « Règne ».* (3) c'est-à-dire domine ou obéit. Comme l'a remarqué plus tard Saint-Marc Girardin : « *Tel était l'état des esprits à la fin du XVIIIème siècle et au moment où parut René. L'homme avait beaucoup espéré, et il avait été grandement déçu.* » (4)

Le contraste entre les attentes politiques et ce qui est survenu historiquement n'a peut-être jamais été aussi radical, aussi profond qu'à cette époque : La déception, le traumatisme parfois, creuse l'écartèlement, la *dysharmonie* intime de l'homme, dont Chateaubriand voit l'origine dans le péché originel. On comprend mieux dès lors pourquoi le personnage de *René* a été ressenti comme exemplaire de la sensibilité et du malaise de ce temps.

La violente fracture historique, qui s'accompagne du désarroi profond d'un moment charnière où « *tout ce qui était n'est plus et où tout ce qui sera n'est pas encore* », est la cause majeure, c'est bien certain, du *Mal du siècle* ; mais elle ne saurait pourtant, à elle seule, rendre compte de toutes les facettes de son prototype littéraire : **René** qui doit aussi beaucoup, on s'en doute, à la personnalité de Chateaubriand.

René se présente comme un simple récit que fait le héros éponyme au sachem Chactas et au père Souël ; non le récit de ses aventures : il n'en a vécues aucune, mais des « *sentiments secrets de son âme* ». René ne ressemble pas vraiment à Werther auquel on le compare souvent : Werther est inséré dans une société précise : il a des affections et un grand amour déçu qui rendent son désespoir et son suicide « compréhensibles » tandis que René « *sauvage parmi les sauvages* » vit isolé au fond des bois, loin du commerce des hommes. Cette solitude, qui fait très certainement écho à celle de Chateaubriand à Londres, condamne René à désirer à vide : « *Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.* » (5) Il est seul, désarrimé, décalé, comme le seront très souvent les héros romantiques, seuls devant la nature ou seuls face à une société hostile, tels Julien Sorel, Hernani, Ruy Blas ou l'Antony de Dumas pour ne citer qu'eux.

(1) Chateaubriand l'*Essai* p.267 (2) idem p.267 (3) idem p.268

(4) Bénichou op.cit. p.143

(5) Chateaubriand *René* édition Berchet G-F p.178

17 La solitude est très souvent l'apanage de l'homme romantique qui peut y succomber ou en triompher. Le Rastignac de Balzac saura défier la société de la Monarchie de Juillet « avec ces mots grandioses : « A nous deux maintenant ! » (Ce sont les mots qui terminent *Le Père Goriot*)

René, lui, est seul à la manière de Narcisse, en face à face avec lui-même, et ne peut se nourrir que de ses propres fantasmes « René incarne [...] cette frénésie suicidaire du désir sans amour qui se dévore lui-même... » (1)

Confronté à cette *aspiration vers l'infini* dont Guillaume Schlegel fait une caractéristique essentielle du romantisme et de la pensée des modernes, René reste passif : « On m'accuse de passer toujours le but que je ne puis atteindre : hélas je cherche simplement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? » (2)

Il ne sait la combler ni par une œuvre, ni par une foi mais ce n'est pas sans une certaine complaisance qu'il demeure dans « le vague des passions ». L'insatisfaction constitutive de René n'exclut pas une certaine jouissance : « on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur » ou « Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étaient pas sans quelque charme. » (3)

On a vu dans la partie consacrée à l'influence d'Ossian en France que l'appel fameux : « *Levez-vous vite orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !* » Ainsi disant, je marchais à grand pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant, ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur. » (4) (cf.doc.2) recelait à la fois un désir d'anéantissement et le vœu d'une renaissance. La souffrance de René reste ambiguë : elle n'est pas qu'une souffrance sèche, elle a quelque chose d'un enchantement narcissique.

Cette posture de « *paria aristocratique* » a touché la sensibilité contemporaine et a exercé une forte séduction ; son abondante postérité littéraire le montre. Chateaubriand n'ignore pas que *Childe Harold* ou *Manfred* de Byron soient des « fils » de René. L'*Octave* de la *Confession d'un enfant du siècle*, l'*Adolphe* de Constant, l'*Amaury* de Sainte-Beuve (dans *Volupté*) ou le *Dominique* de Fromentin appartiennent à la même veine que René : héros de fiction à la limite de la franche confession autobiographique.

Pour conclure cette approche sur l'apport respectif du courant libéral et du Courant de la Contre-révolution au romantisme, à travers Mme de Staël et Chateaubriand, on ne peut que remarquer qu'ils se rejoignent au moins sur un point capital : « *le sacre de la poésie* ». Le mouvement Romantique va en effet affirmer la prééminence de la poésie sur tous les autres genres et c'est à elle que l'on va reconnaître ce que Paul Bénichou nomme un pouvoir spirituel laïque : « *Pour le romantisme, le Poète, chercheur, interprète et guide, est au centre du monde de l'esprit, dont le prêtre ne détient plus qu'une des versions possibles. Telle est la nouveauté qui fait du romantisme le signe d'un bouleversement profond.* ». (5) Le *Génie du christianisme* montre plutôt bien que le catholicisme post-révolutionnaire, contaminé malgré lui par les Lumières, n'est plus qu'une *version possible* de ce pouvoir spirituel.

(1) Berchet préface de *René* G-F p.46

(2) Chateaubriand *René* p. 178

(3) idem *René* p.179 (4) idem *René* p.180

(5) Bénichou op. cit. p. 260

